



- *L'Indépendant*, 22 mai 2014
- par **Sophie Ehrsam** dans la *Quinzaine littéraire* N° 1092, novembre 2013
- par **Jean-Marie Barnaud** sur le site *Remue.net*, octobre 2013
- par **Sylvie Fabre G.** sur le site *Terres de Femmes*, décembre 2013
- par **Michel Ménaché** dans la revue *Europe*, janvier 2014
- par **Alain Nicolas** dans *l'Humanité*, 18 décembre 2013
- par **Angèle Paoli** sur le site *Terres de Femmes*, décembre 2013
- par **Benjamin Taïeb** dans *Le Patriote Côte d'Azur*, décembre 2013
- par **Claude Haza** sur le blog *Ploésie*, janvier 2014
- par **Yves Ughes** sur le site *Performarts.net*, janvier 2014
- par **Emmanuel Laugier** pour la *RBL suisse*, novembre 2014
- par **Alain Héliissen** pour la revue *CCP* du CIPM, novembre 2014
- par **Antoine Emaz** pour la revue *N47*, novembre 2014

PERPIGNAN

L'INDÉPENDANT  
JEUN 22  
MAI 2014

7

## Alain Freixe, poète et... « museur »

### Le poète présente son dernier recueil et ses livres d'artistes à Perpignan, la ville qui l'a vu naître.

**L**a poésie n'est pas une façon de représenter. Elle est la vie. La présence. Une manière qui s'explique rien. Alain Freixe qui, après une carrière d'enseignant à Niels, se consacre désormais entièrement à l'activité poétique, vient de publier un recueil unanimement salué par la critique \*. Vendredi soir, à la librairie Thémis (18h) et samedi matin (10h30) à la médiathèque de la rue Emile Zola, ce natif de Perpignan dévoilera les multiples facettes d'une expression qui se nourrit non seulement de mots, mais aussi des œuvres d'artistes avec lesquels le poète entretient un dialogue vivant. Dans *Vers les riveraines*, Alain Freixe a « essayé de proposer un battement entre prose et vers, un rythme qui se trouve de côté de la rime en formation, sec et ressac ». Parce que pour ce marcheur expérimenté, ce découvreur de crises, la poésie est mouvement et frottement au monde.

Outre son patient et minutieux travail d'écriture, Alain Freixe crée des livres d'artistes, ouvrages à tirages limités où l'écriture se confronte aux regards et à la pâte de plasticiens. Quand on lui demande ce que cette pratique intense en ce qui le concerne avec plus d'une centaine de titres à son actif - lui apporte, il répond spontanément : « La surprise ! ».

« Partir de cette expérience de l'écriture au surgissement, explique le poète pour qui, ce qui nous surprend est au-delà de la beauté qui reste toujours de ce côté-ci de nous ».

Alain Freixe a poussé si loin cette expérience créative qu'il a créé sa propre structure d'édition, « Les Cahiers du Museur », qui accueille à ce jour six collections et quelque 200 livres.

Muser : ce verbe apparaît sous la plume de Chretien de Troyes, Alain Freixe en a fait sa devise. « Il désigne une action, une sortie hors de soi qui est une véritable plongée en soi-même », dit-il.

Muser en compagnie d'Alain Freixe pour entrer dans son dire : c'est ainsi qu'il faut lire cet auteur qui museur entre philosophie et poésie, dans les contrées de René Char, Bernard Noël, Rilke et José Boussquet et qui forge sa langue dans les veilles d'un Midi noir. Lire, c'est rencontrer. Alain Freixe est ici. À portée de main.

\* *Vers les riveraines*, édition de L'Amourier (116 pages, 13,50 euros) ou *Alain Freixe* publié l'essentiel de son œuvre



Alain Freixe à la rencontre de ses lecteurs des P.-O.



## Poésie d'errance

par *Sophie Ehrsam* (Quinzaine littéraire N° 1092 – 1er-15 novembre 2013)

*Le dernier recueil d'Alain Freixe est un cheminement vers des espaces frontières, qu'il s'agisse d'un cimetière en désbérence, d'une montagne ou d'un port. Un chant du monde impalpable mais ancré là, comme une présence d'un autre temps. Une traversée en équilibre, entre poèmes à vers courts et prose poétique bien cadencée.*

Le recueil s'ouvre sur des Échappées réfractaires qui interpellent d'emblée le lecteur en tant que lecteur de mots. *“Ni empreintes, ni contours qui seraient lambeaux de chair séchée au feu du regard, les mots que nous aimons sont enjambées risquées, courses poudreuses, écarts et pas. Ce sont eux que l'on entend marcher dans les livres, rompre quelques ronces, écarter brisées et feuilles mortes, s'éloigner en quelques passées anciennes, se perdre. Et vibrer, longtemps. Après.”* Tout est dit : présence et rythme d'une langue compagne, fuyante mais durable dans ses échos. Le poète est avant tout un arpenteur aux mots inséparables de ses pas, un porteur de temps, un passeur de langue. Il parle des absents et des morts parce que tout porte en soi les strates d'autres temps, d'autres noms et de sa propre impermanence. L'œil du poète voit les jointures de l'espace et du temps, les os sous la terre, l'érosion de la pierre, le sang figé sur la neige.

*tout est calme  
à faire peur  
comme après la mort  
d'un papillon dans l'herbe  
qui désaccordée blenit*

La poésie d'Alain Freixe a quelque chose d'“élémental” : l'eau, l'air, le feu et la terre omniprésents déclinent tous leurs états (flocons, brumes, cendres, gravats), se mêlent entre eux et se mêlent aux corps (“*feu dans la gorge*”, “*banquises qui craquent de tous leurs os gelés*”). Les changements d'états eux-mêmes ont leur place, tout ce qui se fige, se calcifie, se fossilise ou à l'inverse part en fumée.

Le vrai poète ne tient rien pour acquis, surtout pas un mot. *“Je vais vers celle qui n'est pas une chose du monde. Je vais vers une interrogation. Posée là. Dans le bleu. À la fois doux et dur, qui éponge le visage raboté des dernières pierres, celles de toutes les nuits.”* La montagne, “riveraine” par excellence, conserve quelque chose d'inaccessible, invisible, intangible, indicible. Un “quelque chose” obsédant qui hante le marcheur “dans l'effilé de la lumière”. L'île, idem, ne peut servir que temporairement de point d'ancrage à “L'homme-qui-cherchait-à-voir”, éternel nomade, nouvel Achab en quête de sa baleine blanche. (Melville, Valéry, Michaux sont parmi les influences les plus explicites.)

Douceur et tendresse ne sont pas totalement absentes de ce monde, mais toujours fugaces, comme le suggère ce mot déterré aux oubliettes de la vieille langue française : “dorveille” (sorte de demi-sommeil). Il commence en berceuse et finit comme “merveille”, mais l'ombre de son “orvet” central y glisse une froide inquiétude. C'est dans la nuit, pleine de velours noirs mais aussi de goutte-à-goutte souterrains, que Freixe trouve un recueillement parfois baudelairien.

Plus exactement, il s'agit d'aller *Vers les jours noirs*, qui sont peut-être moins des nuits que des trouées, des bouffées d'air dans un vertige de blanc : *“Autant de places vides où déposer les silences de ma vie en alarme comme entre le blanc du ciel et le blanc du sol bésitent les flocons quand l'hiver*



est à la neige. (...) Avec la pluie, c'est la nuit qui tombe. Une nuit blanche et continue, terriblement régulière où l'oiseau perd ses ailes et l'arbre ses branches." Terres de clair-obscur, lisières en découpage, odeurs de neige et de sous-bois, femmes aux allures ambiguës de sorcière, toutes ces "riveraines" sont aussi changeantes qu'immuables ; on les appelle aussi "passantes" et on en vient à se demander "si vivre en compagnie de ces passantes, suivantes suspendues du monde, n'est pas une issue. Une sortie. Dernière, j'entends. Si après le mur sapé ou percé, c'est un autre mur. Entre les murs, du moins des passages comme des courants d'air. Pour respirer. Et avancer. Toujours un peu." C'est par le dire des espaces comme fragments insaisissables de temps que se crée le souffle poétique. Ce qui signifie aussi laisser une place au non-dit, accepter qu'on ne peut tout donner à voir. Laisser respirer le texte, "suspendre ses pas, ses pensées du jour et ses mots de toujours." ■

## Vers les riveraines, ou le "musement" d'Alain Freixe

par Jean-Marie Barnaud (site [remue.net](http://remue.net), octobre 2013)

"Musarder" est le verbe qu'Alain Freixe aime employer pour définir la nature de son travail ; un travail qui lie étroitement écriture poétique et approche critique des écrivains, poètes et peintres dont il accompagne les œuvres – l'une et l'autre relevant du même engagement, poétique par essence. Et c'est aussi du même élan qu'il va, comme il le dit, "musarder entre poésie et philosophie".

On retrouve dans *Vers les riveraines* cette triple inquiétude, dans l'alternance entre les poèmes en vers et les textes en prose, et puis, parmi ces derniers, d'assez longs poèmes narratifs – c'est le cas par exemple de *L'homme-qui-cherchait-à-voir* – et d'autres proses, d'allure plus théorique, qui continuent d'interroger les enjeux du poème et les pouvoirs de la langue.

"Musarder", mais aussi, "muser", "musement".

Qui connaît son travail depuis tant d'années sait bien l'importance pour Alain Freixe de ces mots venus des "aventures" de Perceval : on sait comment, dans *Le Conte du Graal*, Chrétien de Troyes montre son héros en arrêt devant trois gouttes de sang dans la neige d'avril, traces de la blessure qu'un faucon a infligée à une oie sauvage ; et il se laisse prendre à ce qui surgit là, dans la juxtaposition de ces deux couleurs, dans l'entre-deux qui à la fois les joint et les distingue, et d'où surgit, comme un appel, une qualité de présence si neuve, si autre et si puissante qu'aucune pensée, aucun mot appris ne sauraient la dire. De là que Perceval "s'oublie", ravi à lui-même par la surprise de cette étrangeté, et renvoyé à la fois au visage de Blanchefleur et à un autre mode de présence au monde, à un penser d'une autre nature. Ce que Alain Freixe nomme "musement", à partir de l'ancien français "muser", qu'utilise Chrétien de Troyes pour signifier l'égarément de son héros, qui "muse toute la matinée".

Dans ce dernier livre, *Vers les riveraines*, les traces qui captivaient Perceval pourraient bien s'appeler elles aussi des "riveraines", soit ces apparitions qui déstabilisent la pensée et la sensibilité communes et remettent en question la nature de notre rapport aux êtres et aux choses en nous appelant à les approcher autrement, ou, mieux, à nous laisser prendre à leur présence fugitive.

.../...



Du reste, l'un des poèmes du recueil, *Rose couleur nouvelle*, se réapproprie l'expérience de Perceval, sans toutefois le nommer, et fait bien entendre comment le mode contemplatif caractérise non seulement le poétique mais aussi la démarche artistique, l'un et l'autre étant en quête de ce qui se montre à qui va au monde libéré des fantasmes de la saisie. Alors : *“Les tenailles du rouge / se sont refermées sur le blanc / de la neige / pour tenir une présence / un rayonnement / tout à sa dérobaude / affirmative mais sans nom.”*

Et ce sera le vœu du poème, et peut-être sa folie, que de tenter de donner un nom à ce devant quoi la langue éprouve en premier lieu son impuissance, comme aussi bien, pour la peinture, celui d'entrer dans l'énigme de la couleur.

Cela dit, *Vers les riveraines* est d'abord un texte incarné dans une expérience, une histoire : toute la première partie du livre relève de l'autobiographie, s'il est vrai que celui qui ici écrit revisite la terre catalane de son enfance, ses paysages arides, ses montagnes, son vent de mer, ses étangs, ses oliviers de Bohème, ses “nuits brûlantes”, ses “lunes fuyantes”... Mais aussi ses visages et lieux tutélaires.

Cependant, aucune complaisance mélancolique dans ces pages, aucune nostalgie non plus ; aucune enfance idéale, aucun “bercement d'avant les désastres” : la leçon du parcours est assez sombre ; parfois certains poèmes, comme *La voix perdue des morts*, font penser au “déclin” de Trakl :

*Ici s'ouvre la terre des hommes friables, noyés sous les pluies et la lèpre des nuits qui s'acharnent sur les restes d'un château, abandonnés à toutes les brumes du présent. Par-dessus le désordre du vieux cimetière, passent les oiseaux sans s'arrêter vers les pays de plus grande lumière. L'ombre de leurs ailes polit le ciel.*

Ainsi, penser son passé, c'est penser la perte et la mort, s'il est vrai que nous sommes là en “terre d'oubli”, où des “paroles anciennes nous enveloppent de tous leurs yeux perdus”, où, comme le disent beaucoup d'images violentes, “on marche sur des os” : “C'est toujours mauvais temps sur les jours d'hier”, dont il ne reste rien de vivant qu'un patronyme, lequel vous attribue, comme par défaut, une identité :

*Ce qu'il y a de gravé dans la pierre, ce qui reste de leur nom, le mien, ce sont d'âpres paysages, des champs de pierres, retournées par le temps, sous un ciel éclaboussé de soleil. Ce sont des scènes erratiques. Un récit enfoui. Une fiction d'oubli. D'où je viens.*

Or c'est de là aussi que viennent les poèmes.

Non pas pour faire entendre sous le mode élégiaque l'émoi d'une défaite, le désenchantement et la plainte qu'ils impliqueraient, que pourrait inspirer la soumission au seul “passage” à quoi obligent les épreuves du temps et de la perte – “*Je suis l'homme qui passe dans l'impasse des noms*” – ; pas plus, du reste, pour offrir le rêve illusoire d'un autre côté du monde “*où ne meurent plus les heures*”, la fiction d'un voyage fantasmagique... Mais au contraire pour offrir la chance qu'est en soi le poème, c'est-à-dire cette parole qui se risque, écarte “*les murs*” qui nous enferment, et ouvre enfin.

Il s'agirait plutôt d'accepter d'habiter la disjonction du temps à quoi s'expose toute destinée humaine qui ne se réfugie pas sous des masques de pouvoir ou de consolation. Et si la vie est “*disjonction*”, c'est aussi alors, pour lui être fidèle, ce que doit être le poème qui la dit, qui la parle. Là où Rimbaud écrit “*J'ai tant fait patience*”, Alain Freixe a comme en écho cette formule étonnante : “*J'ai tant de fois fait fente*” pour exprimer la déchirure à quoi s'expose celui qui tente de vivre sa vie en vérité ; une déchirure, une disjonction semblables à celles que révèle à Perceval l'écart entre le rouge du sang et le blanc de la neige. C'est de cet écart, de l'étonnement qu'il provoque, de l'oubli – du musement – dans lequel il vous abrite, que vient l'écriture. Cette écriture qui est fidèle à l'expérience dont elle témoigne, en ceci



qu'elle joue sur l'écart qu'autorisent la métaphore ou la comparaison, lançant "l'épervier des mots" pour entourer, le temps de son envol, ce qui s'offre et se dérobe. Écriture elle aussi disjointe, ou déchirée.

Alors peut-être, comme il arrive aussi à Perceval, sera-t-il possible de découvrir son vrai nom.

"Combien de mots pour ne rien savoir ?" ... J'entends la question non pas comme l'aveu d'un échec, mais comme la promesse d'un devenir : perdre son savoir, oui, pour voir, dans l'entre-deux, ce "quelque chose" qui attend, et passe. Qui "s'effile, se déclôt, et lève".

*Dans l'ombre du ciel, quelque chose demeure qui ne saurait être pris. Quelque chose exilé entre deux mottes de terre. Deux touffes d'herbe. Deux arbres morts. Deux nuages apeurés. Deux volées de couleur. Quelque chose creusé par la succession des ciels. Jeté dans la crue de la lumière, à l'abandon, après les collines, dans la distance des pierres sans chemin. Quelque chose attend. Quelque chose qui n'est ni d'ici, ni d'ailleurs. Ni du dedans ni du dehors. Quelque chose que le temps ne saurait prendre. Quelque chose qui reste éveillé dans l'ombre de ses entours. Lente lumière qui s'effile, se déclôt et lève.*

## Ce quelque chose qui appelle

par Sylvie Fabre G. (site *Terres de femmes*, décembre 2013)

Si le langage échoue toujours à nommer ce quelque chose qui appelle par-dessus "les murs" du monde, il nous aide pourtant à mieux approcher ce que le regard nous en accorde et à toucher sa part d'inconnu. Car ce quelque chose, qui vient du monde et y retourne, parfois un bref instant, nous en écarte. Et pour le dire, nulle voix autre que la nôtre qui reste une promesse à tenir. *Vers les riveraines*, le dernier livre d'Alain Freixe, paru aux éditions L'Amourier cet automne 2013, le tente en frayant, en quatre étapes successives, un véritable parcours initiatique pour habiter le monde en ce "cœur d'absence" et dans les "merveilles" qu'il nous offre de la présence. Comme Rimbaud, le poète avance sur un fil de mots tendu entre lumière et nuit et, comme Perceval, il s'immobilise sur "l'autre versant" où s'oublier est "ne pas dire adieu".

Mais avant d'y parvenir, le chemin pour sortir du labyrinthe reste à accomplir. Dans le texte en prose liminaire, la personne employée par l'auteur est le "nous" réunissant significativement celui qui écrit et celui qui lit dans une même quête. "Quand le monde fait la roue entre torpeur et hypnose dans la nuit du sens", "que peuvent les mots ?", se (et nous) demande Alain Freixe, au seuil de son entreprise. La réponse est déjà une manière d'orientation. Les mots, assure-t-il, nous accordent une avancée "en enjambées risquées, courses poudreuses, écarts et pas" et "des échappées réfractaires". Malgré leurs limites et nos incertitudes, ils peuvent donc nous aider à condition que nous soyons prêts à accomplir une traversée et à habiter l'intervalle. Pour aller avec eux "vers ces riveraines" que nous annonce le titre, deux nouvelles questions restent à se poser. Elles ferment l'invitation et ouvrent la voie à suivre. Elles sont cette fois-ci adressées au lecteur sur le ton de l'interpellation comme si le poète voulait l'entraîner à prendre conscience individuellement de son rapport au temps, et plus largement à celui





de la vie et de la mort : “*Comment portez-vous le temps qui vous porte ?// Comment parlez-vous des morts ?*”.

Ce “vous” nous convie donc au dialogue silencieux, impulsé par la parole poétique qui va suivre dans son alternance de proses ou de vers. Le retour sur soi rejette tout divertissement et abruptement nous confronte à la vérité de notre condition humaine. Le poète va s’employer lui-même dans les deux premières parties du livre à se placer face à l’énigme de l’homme en ce monde, en n’accordant aucune concession à la transcendance. Si ses mots “*cherchent la brèche*” et “*traversent parfois*”, s’ils font passer “dans le vent implacable/d’un regard d’encre/parfum et musique/”, ils nous ramènent toujours à une expérience ancrée ici et ne nous promettent nulle autre demeure que le chant du poème, tel celui de l’oiseau “passereau de l’âme”. Ce chant, source d’un appel, est le fruit d’une habitation.

Dans *Parler des morts*, première partie autobiographique, Alain Freixe effectue une remontée dans son propre passé à partir d’un pays natal, le pays catalan où il a vécu son enfance, où vit encore en partie sa famille et où leurs morts sont enterrés. Cette visite sur leurs traces se fait dans le souffle des vents, les “*veines du noir*”, le bruit de la mer et sur fond de paysage à “*l’olivier de Bohême*” et de maisons éboulées. Lui-même est, comme tous les autres, “*l’homme qui passe*” “*au nom envolé*”. Il marche “*parmi des os*” et “*des paroles lointaines*” et écrit la “*fiction d’oubli*” dont il vient. De l’enfance, il ne reste à l’âge mûr déjà “*envoûté d’hiver*” que l’ombre et la solitude, que des cendres et “*des paroles-gravats*”. Le poète refuse la nostalgie pour penser les cœurs pétrifiés, la misère, le malheur ou décrire les figures tutélaires comme “*Marie la noire /aux émois*”, toutes les femmes qui saignent, sorcières ou mères. Le long poème lyrique, *Qui appeler?*, construit sur une série d’images et d’anaphores, se termine sur le constat du vide, et l’ensemble de la seconde partie sur celui de “*personne n’est là*”. Il faut bien alors seul “*porter le temps*” et espérer comme Apollinaire “*que tombe la neige*” et la misère, et que vienne, “*perdue derrière ses cheveux noirs, une femme*” ou “*quelque chose*” pour que s’arrête la chute. Retrouver un visage, marcher pour rencontrer l’inconnu devant soi, même si nous sommes sûrs de la perte. Il n’y a “*pas de paradis*”, nous dit le poète, mais il y a peut-être une “*passerelle de lumière au-dessus du vide*” et sûrement “*un homme qui-cherche-à-voir*” et écrire.

De cet espoir et de sa soif, mais aussi de la blessure et de la fente, de l’espace désencombré de l’enfance et des morts, du voyage entrepris dans la vie “*disjointe*”, la troisième et la quatrième partie du recueil nous montrent ce qui naît : un pari pour “*la dorveille*”. Après Le baiser du noir, c’est contempler et accueillir, donner une place à ce qui surgit de la présence et dans la présence. C’est entrer dans la couleur “*ni rouge ni blanche*” mais “*rose, couleur nouvelle*” et, à la manière de Perceval, ouvrir un instant la clôture du temps pour pénétrer le perdu. Les deux grands poèmes qui constituent la troisième partie, en vers libres, au présent, au futur et au conditionnel, unissent, dans cette expérience, le passé au devenir, mêlent le vécu et le rêvé dans un même élan lyrique.

L’hymne à la nuit de la dernière partie, *Vers les jours noirs*, est le point d’orgue où la voix du “*on*” résonne avec le “*nous*” du texte liminaire. Élargissant le singulier à l’universel, reliant le silence à la parole, elle va rejoindre le chant. Ce chant, qui a pour nom Poésie, redonne un nom à “*l’homme au nom envolé*”. Et avec lui, à tous ceux qui l’accompagnent dans l’écriture du passage.



Vers les riveraines, L'Amourier éditions

par Michel Ménaché (Revue Europe, Janvier 2014)

Un précédent recueil d'Alain Freixe, *Dans les ramos*, comportait déjà une séquence intitulée *Riveraines*. Les abords, les passages, les lisières de territoires secrets ou intimes s'ouvrent à l'écriture du poète, creusent le souvenir, éveillent l'imagination. Cinq mouvements structurent l'ouvrage : *Échappées réfractaires*, *Parler des morts*, *Porter le temps*, *Parier pour la dorveille*, *Vers les jours noirs*. Les séquences de prose alternent avec des séquences en vers libres. L'encre prend voix, au gré de ce chant profond qui émerge dans le silence.

**Échappées réfractaires** : dans un monde labyrinthique, l'angoisse existentielle ferme l'espace. Se perdre est fécond, sinon que trouver ? Portés par le feu de la langue : "les mots cherchent la brèche." Il n'est d'issue "dans la nuit du sens" qu'à travers ce qui parle ou se parle en nous : "les mots que nous aimons sont enjambées risquées, courses poudreuses, écarts et pas." Lire, écrire sont des activités solitaires, les deux versants d'une quête sans fin, "de trous noirs en trous noirs."

**Parler des morts** : "Des paroles anciennes nous enveloppent de tous leurs yeux perdus." Les zones obscures s'entrouvrent : "Je suis l'homme qui passe / dans l'impasse des noms." La mort rôde autour dès l'origine, la mémoire veille ou refoule. Chemin peuplé d'ombres, d'énigmes qui taraudent nos nuits, nos heures de silence : "J'ai cherché parmi les morts les images dépareillées..." Le poète n'édulcore pas, il creuse outre-tombe : "Je marche parmi des os. Des bruits à cru et à cri. Des paroles lointaines {...} Au bout des os. A l'effacé des noms." On pense à La flûte de vertèbres de Maïakovski. Écartèlement entre d'où l'on vient et où l'on va, inexorablement. Un rai de lumière avant que ne triomphent les ténèbres. La mémoire démembrée se rebelle : "Où va ma vie / sans moi {...} elle étoilera ce qui vieillit / cette enfance oubliée / au bout d'un chemin / que ne prendront plus / mes pas envoûtés / d'hiver." Une figure de femme surgit, victime d'une terreur lointaine : "puisque je t'ai vue / toi / que j'avais vue / sans te voir / à Pékin / je t'ai vue / dans ces temps / de Méduses pourries {...} les démons de la nuit / qui te voulaient coulée / dans les voiles / cachée / bande sur bande / momie sans vie / dans la vie {...} et partir / ce fut mourir / partir tout à fait {...} le dernier mot / est resté aux pierres / la gravité de leur enfer / t'avait rattrapée."

**Porter le temps** : images ravageuses. De la fureur de vivre à la rage de l'écriture : "cadenassée à leurs lettres / la voix / en souci de passage / ma voix rouge / où se serait vissée la misère / le nom clair de son poing / levé / ne griffe du poème / que murs aveugles / et obscurité moite." Cri sublime, à vif : "coulé dans le soleil / un cri blanc / une lumière vide / où se cognent les yeux..." L'amour ici fait trembler la voix. Ce frémissement des mots qui cristallisent l'émotion revisitée : "Perdue derrière ses longs cheveux noirs, une femme tanguait d'un bord du jour à l'autre. Ses cheveux charriaient le crépuscule {...} Là où elle l'entraîna, personne n'était allé avant lui. C'est du moins ce qu'il crut." Langage sensoriel, sensualité à vif du poème : "Marcher vers cette soif qui renoue l'eau au corps qu'il aime." Alain Freixe offre un témoignage d'amitié et de reconnaissance à son "premier lecteur", Jean-Marie Barnaud, le poète qui disait : "Écrire comme marcher." Aller à la rencontre de l'inconnu, de ce qui nous blesse : "Marcher malgré la fatigue. Marcher dans la fatigue." Pour Freixe, comme pour Frénaud, il n'y a "pas de paradis." La poésie donne sens, défie le néant, agite l'âme ou console : "Un rayonnement d'étoile dans le silence. Une buée musicale". Fuite en avant, percée du cœur, voir, chercher à voir au-delà du visible : "Quête. Eperdue toujours." À grandes enjambées, inscrire "non le manque mais le passage."

**Parier pour la dorveille** : Écrire en dormant, entrer dans la couleur "par les trous du sang / sur le corps blanc / de la neige {...} un soleil souterrain / qui remonte / et inonde le blanc / de ses rais obscurs / un volcan / retourné sur ses laves." Impressionnisme discrètement lyrique. Des mots dans la peinture du regard.



*Vers les jours noirs* : une figure féminine se dessine dans l'absence, comme une mort très douce : “la Dame / aux yeux cernés / de tout le noir du monde {...} la dame des jours noirs / où le jour paraît être / la nuit / la nuit le jour...” Ce dernier mouvement laisse le lecteur sur l'énigme d'un futur que le chant esquisse, “chant / d'un oiseau inconnu / passereau de l'âme / un instant renouée // ainsi passe le nom / dans le vent implacable / d'un regard d'encre / parfum et musique / voix silencieuse du poème.” Ni dieu, ni dogme. Seul règne ici l'esprit du vivant.

Repoussant les digues, du champ des possibles aux écueils inexorables de l'impossible, des riveraines aux jours noirs, la voix d'Alain Freixe s'affirme dans l'exigence et l'ardeur du poème.

## La couleur nouvelle d'Alain Freixe

par Alain Nicolas (L'Humanité du 18 décembre 2013)

Un recueil d'une écriture toute de rigueur de notre collaborateur en poésie et poète lui-même.

“Je suis l'homme qui passe. Dans l'impasse des noms.” Alain Freixe n'est pas un passant dans les colonnes de *L'Humanité*. Ce n'est pourtant pas à la seule familiarité avec nos pages que sont dues ces lignes. Celui qui chronique dans ce journal la poésie des autres est poète lui-même et nos lecteurs ne devraient pas passer à côté d'une œuvre discrète, à l'écart des modes, de haute tenue cependant.

*Vers les riveraines* rassemble des textes dont certains ont déjà paru dans des éditions limitées. Réunies en recueil, elles forment avec les inédits qui, pour la plupart, constituent ce livre un ensemble solide, à l'image de son inspiration. *Dans les rames*, en 2008, montrait déjà que des poèmes “ramassés”, glanés dans son atelier de mots, ne perdaient pas en cohérence.

Qui connaît l'enthousiasme avec lequel notre chroniqueur transmet ses lectures poétiques sera surpris à la lecture de ses propres textes, tenus d'une plume ferme, jusqu'à une certaine austérité. En témoigne le poème inaugural, *Échappées réfractaires*, où l'on peut lire : “Celui qui lit est seul. De trous noirs en trous noirs. Comme aspiré dans le grand champ des pages. Seul, dans le livre.” Cette attention à la solitude du lecteur, confronté à l'écriture qui n'est qu'absence cristallisée, introduit au recueil, alternant poèmes et proses, et qui s'ouvre sur *Parler des morts*. Méditation non sur “la” mort, mais sur sa trace dans l'univers des vivants, les lieux qu'on lui abandonne, les noms, et aussi les rêves. “J'imagine un cheveu / non point d'or comme à Tintagel / mais de ce noir humide / que l'on sait / tapisser le fond / des blessures”, écrit-il, la longue intuition entrecoupée, souffle qui hésite. Qui appeler, le poème d'où sont extraites ces lignes évoquant (peut-être) Cesare Pavese quand près de conclure, il laisse tomber en douceur “sa lumière tombera / de biais / sur des pas qui s'éloignent / dans l'ombre”.

La mort, cependant, n'est pas le seul thème de ces pages froides et solaires qui ne sont pas intitulées *Vers les riveraines* sans raison. Le poète s'adresse “à l'étrangère”, à toutes ces femmes qui ne sont pas accueillies et à propos de qui “dans l'air passe comme une honte”. C'est aussi l'attente “d'une couleur nouvelle”, un “soleil souterrain qui remonte”, “du rouge sur du blanc / trois fois rien trois gouttes de sang / et le blanc de la neige”, couleur aussi “de la chair qui revient palpiter sous la caresse des yeux”, signe d'espoir tracé par cette plume où rigueur se conjugue avec chaleur.





## “Ces lueurs que dissipent les souffles”

par Angèle Paoli (site *Terres de femmes*, décembre 2013)

Qui sont-elles, ces riveraines ? Longtemps le lecteur s'interroge pour poser un visage, un nom, sur celles qui donnent son titre au recueil d'Alain Freixe. *Vers les riveraines*. Longtemps le lecteur s'interroge pour comprendre par quels cheminements de mots le poète va passer pour les rejoindre. Happé par d'autres titres qui jalonnent l'œuvre d'Alain Freixe, on pense croiser au hasard des pages quelque une de ces “Dames de nuit” ou d'autres encore, momentanément échappées de *Madame des villes, des champs et des forêts*. Peut-être la “table” sur laquelle se clôt ce nouveau recueil poétique apportera-t-elle son lot d'indices ?

Il y a bien, dans l'intitulé de la première section, l'idée d'un mouvement. *Échappées réfractaires*. Et avec le dernier, une direction. Qui n'est pas exactement un écho au titre du recueil mais le prolongement d'une itinérance, peut-être un aboutissement : *Vers les jours noirs*. Entre les deux cairns, trois étapes. Chacune introduite par un infinitif en “p”, qui porte en lui les marques implicites d'une démarche à entreprendre pour lever les obstacles : “Parler/Porter/Parier”. Et trois noms qui accompagnent les verbes : “Morts/Temps/Dorveille”. À l'intérieur, la seule image de femme présente – par le titre – est celle de “l'étrangère”. Il faut donc s'immerger dans le recueil, alternance de fragments en prose et de poèmes, pour croiser, peut-être, en chemin de lecture, celles que le titre du recueil promet.

Cela commence avec des murs. Des murs qui enserrent le monde. Monde fermé, pris en étau, barré, empêché. “Ici, on ne passe pas”. Encerclé, cerné. Partout les ombres de la mort tiennent prisonnier. Sous le boisseau, “dans la nuit du sens”. De sorte que la première tentation est celle de la recherche désespérée d'une issue. Qui dit mur dit brèche, faille, césure par où s'infiltrer pour retrouver l'air libre. “Par où passer ?” Le poète lui, cherche les fissures par où faire que les mots traversent. Meurtrières/Nuit/Noir. Qu'ils trouvent la faille pour des échappées, plus ou moins réussies, douloureuses, meurtries, cerclées de noir. Dès les fragments de la première section – *Échappées réfractaires* –, le ton est donné et la couleur dominante du recueil sera le noir. Le noir parsème le texte – vers et prose – de ses gemmes d'ombre. “Les veines du noir /Fichu noir /Virage au noir /Velours noir de la nuit...” Jusqu'au “silence noir de l'été”... Pourtant le livre est là, qui progresse vers. Et le lecteur est là, lui aussi, qui chemine dans le sillon du poète, dans son propre déchiffrement des énigmes. Solitaires l'un et l'autre sur “l'avancée des phrases”. Aux prises l'un et l'autre, dans un même partage, avec les mots du froid. Avec “le temps disjoint”.

Avec le mot “temps” s'ouvre la brèche qui porte en elle deux questions, intensément chevillées l'une à l'autre :

“Comment portez-vous le temps qui vous porte ?”

“Comment parlez-vous des morts ?”

Mot sésame, le temps pousse la porte de la première section : *Parler des morts*. Puis celle de la seconde section : *Porter le temps*. Image d'une circularité dont, semble-t-il, il soit impossible de sortir !

Pour parler des morts, il faut d'abord parler de leur terre, du lieu qui recèle dans le silence et l'oubli, les noms effacés de ceux qui ont vécu là avant nous et dont nous portons le nom. Ce mystère. La terre du poète est celle d'un passé défunt. Un pays ancestral. Un village,



son abbaye en ruine, des pierres abandonnées ou ruiniformes. Mais aussi “les eaux fatiguées d’un étang qui se ferme”. “Une odeur de terre et de soleil”. Une maison. Quelques images qui persistent encore à trouver leur place dans la mémoire. Celle d’un bleu écrasant des chaleurs de l’été, d’un olivier de Bohême dont le feuillage tremble sous le vent, d’un cheminement de femmes. Premières riveraines nouées au noir, déjà. Et vouées à l’oubli. D’autres viendront. La servante qui “veille”, “en attente des souffles”; les lavandières qui “étreignaient/dans les linges blancs/la poussière des jours”; “la porteuse d’eau/et de lait”; “Marie la noire...”. Puis, plus tard, dans le poème final “Vers les jours noirs”, “la dame des jours noirs” dont le poète guette la venue. Silence. Sévérité. Feuilles mortes. Ombre. Douleur. Folie. Le poète traverse. Il est “l’homme qui passe”. Il passe dans cet oubli, parmi les tombes. “Dans l’impasse des noms.” “Nom de mort” que la “voix silencieuse du poème” ne parvient pas à exhumer. Muni de sa “lanterne des morts”, le poète se livre à un long cheminement solitaire (il a abandonné le “nous” qui le liait à son lecteur) pour tenter de saisir ce que “l’autre côté” recèle. “J’ai écouté le vent /J’ai caressé le velours noir des nuits /J’ai cherché parmi les morts...”. Il a arpenté “les gorges obscures par où était passée la vie”. “Je marche parmi les os”, écrit-il dans “La voix perdue des morts”. Il ne recueille sur son passage que squames de terre qui s’écrocent en lamelles successives de morts, effilochements d’histoire (souvenirs de la Grande Guerre), “images dépareillées”. Pareille au cyprès noir qui dresse sa silhouette et “se tait”, la langue des morts est muette. Surgissent dans la langue d’autres “riveraines”. Avec les mots-stèles qui jalonnent la marche : tombes, croix, mousses, herbes, “pauvres et souveraines”. Autant de traces sur lesquelles trébuche le poète. Qui ne livrent des origines qu’une “fiction d’oubli”.

Comment, dès lors, poursuivre ces errements ? Le temps n’est pas encore celui de la révélation. Il est celui de la quête. Délaissant la prose fragmentée, le poète se lance dans un long appel, scandé comme un chant qui étoile le silence. “Qui appeler” ? interroge le poème. Une voix survient qui accompagne celui qui déjà est rejoint par un âge avancé. Une voix intérieure dissuasive, qui murmure : “N’appelle pas la mort/n’appelle pas les morts”. Puis, plus loin : “ne poursuis rien/il n’y a rien au bout/invente donc/sans y croire/ce qui embellit/le gris du jour.” “Appelle les hommes”... Aucun espoir pour guider vers une autre lumière que celle du souterrain qui attend, “de l’autre côté du monde”, que les chemins se referment sur celui qui s’avance. Pas même un cheveu d’or pour distraire un instant le poète de “ce noir humide” qui le guette. Les “musements” de Perceval ne lui sont pas d’un grand secours. “Une fois dépassé le rouge/et les bords couturés de neige”, la vie va son chemin “sans nous”. La première section du recueil se referme et “personne n’est là/pour lever les yeux.”

S’ouvre alors *Porter le temps*. Cet ensemble, qui alterne poèmes et fragments en prose, est inauguré par le poème dédié *À l’étrangère*. Les images sont là, identiques, obsédantes. Nuit, noir, caverne humide. Rien ne semble avoir changé, sinon le rapport au temps qui s’articule sur un mouvement de balancier “avant/après”.

“Je vois des flammes/d’avant les flammes/se balancer”; “J’entends une neige/d’après la neige /se perdre”; “silence/d’avant tous les silences”; “attente /d’après toutes les attentes... Peut-être est-ce là, dans ces interstices d’un temps circulaire, qu’une lueur va pouvoir poindre ? Une lueur conduite par le mouvement de la main qui cherche dans le vertige de la spirale le point où s’originent les mots. Peut-être le poète retrouvera-t-il alors, l’espace d’un instant, “les restes de l’ombre/d’une robe rêvée rouge”... Pourtant, l’impuissance du poète demeure. “Les murs aveugles” restent sourds à la misère. Le poète a beau racler quelques mots, “nul futur n’arpente leur épaisseur”. L’ordre du chaos est inchangé et “la chute se poursuivait /dehors”.



Le poète, lui, poursuit sa marche. Poursuit sa quête à travers mots. Écrire comme marcher, l'un et l'autre soudés dans la même fatigue, confrontés aux mêmes obstacles. Poursuivre malgré tout, "passer les ronces". "Marcher vers cette soif qui renoue l'eau au corps qui l'aime." Aller au-devant de soi, opter, enfin!, pour la légèreté :

"Surtout ne pas peser. Suspendre ses pas, ses pensées du jour et ses mots de toujours. Ne rien faire. Laisser le soleil agir. Laisser transpirer la pierre et que le ciel boive son ombre."

Est-ce là une étape? Une escale nouvelle où prendre appui pour d'autres dispositions, d'autres départs?

"J'avais désencombré un espace. Décidé à maintenir nue et propre la déchirure, cette porte du cœur. Par où passer pour d'autres voyages."

Le voilà parvenu au bord. Guidé par "l'oiseau du soir". "Un oiseau troué d'air". Avec lui, survient "le ciel sans trace. Sans plaie. Sans cicatrice". Le voilà parvenu au bord de la "Dorveille". Ce n'est pas que "la nuit souterraine" retienne désormais dans ses lacs, les images de "lune noire" et d'os blanchis par le temps. Ce n'est pas non plus que les mots aient enfin trouvé leur espace pour entourer la mort de davantage de douceur. C'est plutôt que l'état de demi-sommeil de Perceval gagne. Cet état hypnotique que le chevalier, dans l'expérience de son recueillement, a traversé. Voilà que les poèmes de cette section se teintent de l'empreinte du mythe gallois. Dans la lettre et dans l'esprit. Ainsi du poème "Rose couleur nouvelle" qui prend explicitement appui sur le récit de Chrétien de Troyes :

*s'avancent un cheval  
et son cavalier  
sous un ciel laiteux  
déchiré par les ailes  
d'un vol d'oies sauvages  
que l'attaque d'un faucon  
rend erratique...*

De ce "musement" ancré dans un récit qui habite le poète naît l'oubli et de l'oubli naît l'écriture. Celle-là même qui s'empare de la couleur et transforme l'apparition de "trois gouttes de sang" dans la neige en une vision qui transfigure le réel. Entraînant le poète dans un monde autre qui jusqu'alors lui demeurerait inaccessible.

*Couleur naturelle  
couleur nouvelle  
ni rouge ni blanche  
mais rouge avec blanc  
et blanc avec rouge  
comme un rose  
un rose incarnat*

*mais de juxtaposition  
comme l'épaisseur d'un flux  
l'intensité de l'air traversé  
la profondeur d'un courant...*

On aimerait s'arrêter là, en apesanteur au-dessus du prisme vertigineux de la couleur. Sur les bords du volcan des mots pris dans la fluidité de la matière. On aimerait, avec le poète, laisser filer l'oiseau "jusqu'au ciel/que ces ailes creusent/avant d'y disparaître." Et, "dans le feu humide /des herbes du sommeil", saisir avec lui "ces lueurs que dissipent les souffles".



*Vers les riveraines*, L'Amourier éditions

par Benjamin Taïeb (dans *Le Patriote Côte d'Azur*, décembre 2013)

La poésie d'Alain Freixe est marche tâtonnante, où chaque pas est un paysage. Pas de pathos, pas de nostalgie de l'enfance, pas d'amertume dans ces pages où les éléments – vent, pierre, arbre, neige, montagne, falaise, mur, nuit, ciel – sont sources de poésie: le dehors et l'élémentaire sont des présences qui donnent corps au corps du marcheur. L'œil du poète voit les jointures de l'espace et du temps, les os sous la terre, l'érosion de la pierre, le sang figé sur la neige.

Poésie de l'errance, poésie sensorielle, poésie dense: Alain Freixe avance de biais, dans un pan de lumière, contre la fronde du vent, dans les remous du souffle... C'est une écriture économe, serrée sur ses forces, "obstinée dans le peu".

Lisez *Vers les Riveraines* – le sixième titre d'Alain Freixe publié aux éditions L'Amourier – où les séquences de prose alternent avec celles en vers libres. C'est un chant profond qui émerge dans le silence, c'est la voix singulière d'un poète itinérant que nous entendons, dans le bruissement des mots.



*Vers les riveraines*, L'Amourier éditions

par Claude Haza (sur le blog *Poésie, La poésie et ses entours*, janvier 2014)

Je cherche la porte d'accès au texte. Je m'y adonne plusieurs fois de suite sans savoir encore si j'ai franchi la bonne entrée. Mais peu importe, puisqu'il me semble déceler dans cette longue fresque poétique une sorte de visite, de marche sans doute, ou encore une approche *vers les riveraines* réelles ou symboliques que sont la vie et la mort.

Ces deux dimensions de l'existence se côtoyant en tous lieux et à tout instant de la rencontre existentielle – notre principale préoccupation. Que l'on soit attentif à leur présence, à leur passage furtif ou pas, on est toujours quelque peu chargé du poids de l'une et de l'autre. *Les Riveraines* sont en nous et devant nous. On les voit agir. On les ressent nous façonner l'esprit, le désir, le besoin d'être. Elles nous font vivre et elles nous font peur.

Ainsi, dans ce recueil, on avance et on pense à travers elles comme présences irrévocables du début jusqu'à la fin. On accompagne le poète aux prises avec ses propres riveraines, avançant vers elles à tâtons ou frontalement. Il les côtoie alternativement ou il les assemble dans une même contingence.

Alain Freixe parle donc ici à la vie et à la mort, de leur vide et de leur plein de présence comme aussi de souvenirs, de vision du monde, de choses réelles ou imaginaires. Tel ce poème: "corps et terre démembrés / je suis passé derrière / leur vie / d'eux / je n'ai vu / que des morceaux du temps / restés là à flotter / sur l'eau noire / qu'ils avaient bue ..."

Au fur et à mesure de ma lecture j'ai trouvé ce que je cherche moi aussi: nostalgie, interrogation, étonnement, espoir et même tristesse – dont l'accent ici indique une force à se laisser bercer par elle, le temps de reprendre la route, comme dans ce poème: "après / c'est comme une musique / qui rouvre les yeux / et lance le regard / drapé de déchirures / de mots écrasés / d'images écorchées / pour au loin / l'entendre tinter / (...) / ferrée de silence / la route à présent / est rendue à son asphalte / à ses mirages (...)"



## Vers les riveraines, L'Amourier éditions

par Yves Ughes (sur le site *Performarts.net*, janvier 2014)

C'est un lieu rentré. Comme une douleur. Et qui enserre. *Ici, on ne passe pas, on est cerné.* Le texte s'ouvre par l'agencement d'un lieu fondateur où les mots se font rossignols, sans cesse menacés d'hécatombe. Aragon déjà l'écrivait : mais que sait l'univers du drame ? Celui qui noue la gorge et tasse les sons produits dans l'effort du passage, dans la recherche du perçu : *Par où passer quand le monde fait la roue entre torpeur et hypnose dans la nuit du sens ?*

Le texte devient très vite une aventure saisie dans le vertige, l'univers s'évidant, le noir élimant les repères. Les adjectifs viennent ronger les noms, et les tournures négatives explorent des terres de cataclysmes. *La mort gagne au bout du compte. Au bout des os. A l'effacé des noms.* Le drame de cet univers suscite l'errance et la met en œuvre.

Dans l'âpreté des cargneules, l'homme se découvre friable.

Nous entrons ici en des terres sans appel, à moins que nous en revenions, allez savoir. Car, quelle que soit la direction, il nous faut toujours avancer. Le titre du recueil est amorcé par un "Vers" qui pourrait bien dire une dynamique vitale, un élan de vie donné par le verbe, envers et contre *l'anarchie des lichens, des tombes défoncées, des ferrailles.*

La poésie relève de l'acquisition du pas, *Malgré les yeux paralysés, les mots cherchent la brèche.* Et l'œuvre entière d'Alain Freixe se situe dans cette recherche, dans cette quête qui se réalise dans les hauts lieux, là où la roche aiguisée déchire la parole et met à mal le souffle ; dans le désordre des bronches provoquées l'air se gagne et l'oxygène nourrit le sang nouveau des textes qui naissent, portés par des saccades haletantes. *Je marche parmi des os. Des bruits à cru et à cri.* Dans la mémoire noire des lieux se travaille la mémoire de la langue qui résiste.

Et la voici oeuvrant par son rythme, par le tempo donné aux vers. L'espace blanc de la page sait se faire musical quand le noir des mots s'agence. Ce recueil s'ouvre aux percussions du monde, se contractant pour appeler, se dilatant pour Porter le temps. Naissent alors des pages de poèmes en prose, comme autant de bouquets venus du surréalisme dans ce qu'il présente de plus déroutant *Il avait chaussé ses yeux d'une paire de bottes rouges. Bottes de sept lieues,* ou relevant du merveilleux : *Ses cheveux charriaient le crépuscule.*

Cela est écrit dans le texte et mis en pratique : *Oser un langage entier.* Tendre vers cette tension qui associe le sens, le son et le rythme. Le paysage alors se métamorphose en chant et par la voix s'amorce une descente en soi, au plus profond de son intensité, là où les lieux vibrent en lignes mélodiques, *dans le son froid de la lumière, il crut possible d'écouter sa vie. Sa remontée.*

Comme un étoffe que l'on déploierait à l'infini, le route se révèle pli après pli. On soulève, découvre et il faut encore dévoiler les lieux, page après page, dans la rocaille et *sous une lumière d'après givre.*

Soudain dans le travail des mots *quelque chose se défroisse, se détache, se libère.* Qu'est donc ce "quelque chose" ?

Nulle piste n'est donnée.

Peut-être l'écriture poétique, *la voix silencieuse du poème.*

Celle qui prend vie et chair dans cette rencontre appelée lecture.





*Vers les riveraines*, L'Amourier éditions

par Emmanuel Laugier (Revue RBL suisse, novembre 2014)

*C'est n'arrivant pas à voir que nous parlons*

Michel Deguy

Le nouveau livre d'Alain Freixe, *Vers les riveraines*, interroge à travers une tierce verbale (1° « parler des morts », 2° « porter le temps » et 3° « parier pour la dorveille »), le cheminement de l'homme face à la disparition, des êtres, du paysage (l'arrondissement de la *phusis*), la sauvagerie tournée vers rien... Cette tierce (qui n'est pas sans rappeler les trois Parques), il faudrait elle-même la tourner vers son questionnement et mesurer ce qui de l'un de ses verbes va à l'autre, l'appelle, le chasse ou le veut. Chacun, de *parler à parier*, ouvert par le milieu d'un *porter* (le temps) qui en serait, de par sa place centrale peut-être le *schème*, ou l'objet mobile de la composition du livre lui-même, recèle et contient un *fragment* de l'action de l'autre, sans quoi ni *parler* ni *parier* ni *porter* ne s'agrègerait à une quelconque réalité de parole. Entre les « échappées réfractaires » et « Vers les jours noirs », première et dernière partie des ...*Riveraines*..., trois verbes « *funanbule[nt]* » (p. 98) donc ce que la parole donnée (aux *morts* / au *temps* et à la si singulière *dorveille* médiévale) doit ouvrir : jusqu'où, vers quel lieu propice à son écho ; par quels possibles états (la veille, le sommeil, le songe) ; et par quels dispositions retrouver le non-savoir – (cette nuit primordiale –, cet *infans*, etc.)... Ces cheminements, la langue d'Alain Freixe, toute en sobriété, variant ses rythmes selon une phrase *prosaïque* ou coupée, les appelle. Ils sont comme l'endroit du *cairn* (aussi « montjoie »), ce signe juste du lieu où chacun y invente son trajet encore possible, ou sa propre pause. Selon que l'écho de sa propre voix aux morts s'y donne, que l'on y *dorveille* une existence autre que celle du sujet constitué (social, civil, privé, etc.), ou encore que l'on se dispose à ces états où le langage viendrait à toucher le lieu de son *infans*, il est toujours question de savoir comment la parole du poème relève le/ou du ton, et de la trace laissés au devant de nous-mêmes (pierre, cairn, trois gouttes de sang sur la neige, mémoire vaste des perceptions, etc.). Telle est ce que laisse entendre (*oui dire*) et rêver les *Riveraines* d'Alain Freixe. Entre perdre les noms (« En perte des noms »), « *prendre appui sur le goudron défoncé entre les flaques./Et marcher même si c'est en boitant* », puis « *veiller (...) avec le peu de jour/qu'il tire encore/pour un parcours à consumer/dans l'échange d'autres nuits/serpentes dentelées* », quelque chose pourtant, qui serait la possible encore image venue percer la langue, se nomme. La citation de Guillaume ix, comte de Poitiers, en annonce la condition et le processus : il s'agit de toucher une dimension non-contrôlé du sujet et du langage, celle de la « *dorveille* ». Cet entre-deux où le vers se forme, et s'écrit, n'existe qu'à la condition que le sujet se soit endormi (« *Ferai un vers, pos mi somelh* », « *je ferai un vers puisque je suis endormi* »). Ce temps de latence, d'absence à soi, de retrait, ou de profonde et autre concentration, est l'impératif du surgissement d'une parole confiée et donnée aux morts, au temps et au pari qui la lie à son intermittence. On peut reconnaître-là, dans cette phrase glissée et *leitmotiv* discret des *Riveraines*..., ce que Agamben appelle *césure*, véritable « coup d'arrêt à l'élan métrique de la voix », soit suspension par laquelle (*veillons dormans et veillans dormons*) quelque chose se pense et se donne. Si bien qu' « *à refermer le livre, le cœur ira dormir* », en vers et contre tout. Pour y recommencer le chemin de sa propre voix...



*Vers les riveraines*, L'Amourier éditions

par Alain Héliassen (Revue CCP du CIPM, novembre 2014)

Alain Freixe aime à écrire dans la compagnie d'artistes. Ainsi, certains textes constitutifs du présent recueil ont-ils fait l'objet de livres d'artiste édités à tirage limité sous différentes enseignes. *Vers les riveraines*, vierge de toute illustration, laisse l'entière priorité aux mots, eux qui « cherchent la brèche » et « qu'on entend marcher dans les livres ». Mer et montagne sont ces riveraines du poète marcheur qui compare volontiers l'acte d'écrire à celui de la marche, tous deux s'inscrivant dans le passage. Ce sont les os qui restent et des noms abandonnés entre mousse, lichen, marbres cassés. Divisé en cinq parties, ce recueil alterne blocs de prose poétique et vers libres. « Le regard le plus souvent ne va pas avec ce qu'il voit », écrit Alain Freixe, comme sous la dictée de quelqu'un d'invisible. Et les mots qui s'accumulent ainsi sur les pages n'ont pas la prétention de délivrer quelque savoir.



*Vers les riveraines*, L'Amourier éditions

par Antoine Emaz (Revue N47, novembre 2014)

*Oui, à lire, c'est cela qu'on entend. Cette avancée. De nuit. Tandis que se taisent les cris du monde. Que refluent les voix des amis. Que se brouillent les traces.* Cet extrait du premier poème est représentatif du lyrisme retenu de Freixe ; sa poésie porte la mélancolie et la perte, pas le désespoir. Elle est une échappée réfractaire. elle ne nie pas la nuit, la solitude, la misère, le deuil, le monde comme “*mur sur mur*”, mais elle les traverse et maintient une beauté possible : *invente donc / sans y croire / ce qui embellit / le gris du jour.*

*Parler des morts* est sans doute la partie la plus unifiée du livre. On passe par des lieux à la fois incertains et familiers : la maison d'enfance avec son “*olivier de bohème*”, le cimetière et son “*cypres noir*”... Mais les tombes sont *effritées, ensablées, les croix effondrées*... Et face au temps, la mémoire ne tient pas davantage : Ce sont des scènes erratiques. Un récit enfoui. Une fiction d'oubli. D'où je viens. Ce qui touche, c'est la pudeur, le refus d'enjoliver, la justesse dans la saisie du passé vécu. La poésie n'est pas là pour compenser les pertes, elle les pose, et la mélancolie est d'autant plus forte qu'elle est sans regret exprimé, seulement de l'ordre du constat : *je suis passé derrière / leur vie / d'eux / je n'ai vu / que des morceaux de temps / restés là à flotter / sur l'eau noire.* Mémoire, puzzle aux pièces définitivement manquantes et au bout personne n'aura rien vu. Seul le poème est là pour garder trace de ce qui bascule dans l'anonymat, l'indifférence du monde et de l'histoire.

Dans la partie suivante, l'inspiration se déplace vers d'autres expériences / le paysage, la marche, le regard. Chaque poème décline autrement ce questionnement sur l'espace, mais les êtres sont comme floutés, deviennent des figures incertaines. C'est tout un travail sur l'affleurement de l'intime ; le poète reste à la fois proche et à distance dans un jeu d'estompe qui ne dérouté pas le lecteur mais l'invite à utiliser les marges et imaginer lieux, personnages, situations... Le début d'*Et ce n'est rien la pluie*, par exemple, pourrait ressembler à un début de roman *in media res* : *Et nous nous leverons tôt pour marcher, disais-tu, c'est plus prudent. Tu parlais, depuis le fossé. De l'autre côté de la route. D'un homme.*

Le livre se ferme sur un poème, *Vers les jours noirs*, presque un hymne à la nuit, au silence et à l'apaisement. *nuit / pou passer / sur cet autre versant / qui verrait renaître / le temps / comme lève / à l'envers du ciel des horloges / un soleil ami.* On l'a dit, pas de chant désespéré mais lucidement se rassembler, voir ce qui peut être sauvé, et se confier à la *voix silencieuse du poème.*

